

HIVER

de Jon Fosse

Encore une belle mise en scène et scénographie de Michel Mathieu avec deux acteurs précis et inspirés. Camille Lelandais formidable de vérité, et Quentin Siesling dans sa présence énigmatique comme la marge d'un livre, manipulent un texte renvoyant dans sa richesse-pauvre à la puissance de la banalité de notre société.

L'œuvre de Jon Fosse, petite fille de celle des Beckett et des Thomas Bernard, presque sans intrigue, est animée dans les labyrinthes d'une écriture minimaliste et balbutiante.

Il faut lire cette œuvre, presque comme un Slam sans rime, en tous cas comme un poème, où les personnages venus de « quelque part » se retrouve sur un banc public aussi quelque part.

Hiver est aussi une pièce sur le théâtre. La scène est dehors et toujours en Hiver.

Le désarroi de notre temps est à l'intérieur de nous-mêmes. Nous récitons le malheur et la répétition sur la peau du monde. L'amour est sans amour, et le dialogue est celui d'une incompréhension autour du vide.

Les acteurs courageux, dans une distance proche, dans ce texte difficile, récités comme un évangile des poubelles, donnent le signe négatif de notre temps. Mais sans leçon, comme une photographie.

L'amour est ailleurs, plus haut, mais tout de même ici bas. Il prend sa racine sur un banc public, comme un lieu commun.

Cette langue nécessiteuse et indigente crée un climat et non une stratégie sans commencement ni fin, où le commencement est une fin, et la fin un commencement.

Le spectateur s'y reconnaît, et en descendant des gradins invite à une définition de l'amour qui est de notre monde tout en n'étant plus de lui.

Serge Pey

ce 24 octobre 2019